

# LE FRANC-OBSERVATEUR.



## DE LITTÉRATURE ET DE BEAUX-ARTS.

Palma de Majorque.

N° 3.

19 JUILLET, 1849.

### GLOIRES D'ESPAGNE.

#### La Reddition de Grenade.

(IMITÉ DE L'ESPAGNOL.)

(Suite et fin.)

A une heure marquée, le roi, la reine, la cour et toute l'armée, partirent en bon ordre de *Sainte-Foi*, pour aller se situer en vue de Grenade, entre Armilla et le pont du Genil, et attendre, là, le signal si long-temps désiré. Jamais les chrétiens n'avaient pu d'aussi près contempler la délicieuse ville qui s'offrait à leurs regards, alors, pleine de majesté. Son aspect pittoresque ne faisait qu'augmenter davantage l'envie de la posséder. — Mais le jour avançait, l'heure convenue était passée, et le signal se faisait encore attendre. Un semblable retard était insupportable en de telles circonstances, d'autant plus qu'il ne manquait pas d'exemples de la perfidie des maures, plus d'une fois infidèles à leurs traités... Le signal apparut. En ce moment il n'était pas un seul homme dans toute l'armée qui n'eût les yeux fixés sur Grenade et dont le cœur ne palpitât de joie et de tendresse à l'aspect de la grande croix d'argent qui brillait resplendissante au soleil et des étendards de Castille, d'Aragon et de St. Jacques qui flottaient sur la plus haute tour de la merveilleuse Alhambra.

*Castille! Castille! Grenade! Grenade!* pour le roi Ferdinand et la reine Isabelle, criaient les uns avec enthousiasme. *St. Jacques!* répétaient le Grand-Maître et les chevaliers en présence de leur victorieux étendard, et chacun à l'envi, par

des acclamations de joie et les larmes aux yeux, et au bruit martial d'instrumens guerriers, de célébrer le triomphe des armes espagnoles. Les vieux soldats, blanchis dans les camps, ne pouvaient que s'abandonner aussi à la douce émotion qui perçait de toute part, et le roi catholique, au milieu de cet enthousiasme qu'il partageait, placé à la tête de ce peuple de héros, disposait que l'hymne religieux du *Te-Deum* fût chanté en action de grâce pour le triomphe de la Foi.

#### IV.

Pendant que tous les fidèles sujets du roi chrétien se livraient aux plus grandes démonstrations de joie, d'autres scènes se préparaient et qui devaient être un douloureux contraste. En effet: un long accompagnement se dirigeait, silencieux et à pas lents, vers le campement chrétien, à la tête duquel marchait Boabdil-le-petit, environné des principaux personnages de sa cour. A son aspect Ferdinand et Isabelle allèrent à sa rencontre, se refusant à toutes les marques d'humilité que voulait lui témoigner cet infortuné monarque. Sans doute, ces maures-là méritaient tous les égards qui sont dus au courage malheureux; d'autant plus que leur capitulation était le résultat du peu de vivres et du manque de secours dont ils pouvaient disposer. Et dans ces circonstances, leurs craintes n'étaient autres que de se voir menacés d'un dernier assaut par leurs ennemis placés, déjà, au pied des murailles de Grenade.

A l'approche du roi chrétien, Boabdil prit les clefs de cette ville, qu'apportait dans un plateau un de ses dignitaires, et les présentant à Ferdinand, il lui dit, en dissimulant mal la douleur peinte sur son visage:



— Tenez, Seigneur: voici les clefs de Grenade. Le dernier asile du peuple musulman et le seul reste de sa domination en Espagne, vous appartiennent. J'espère que, selon vos promesses, mes sujets ne feront que changer de roi, et que leur vie, leur liberté et les biens qu'ils possèdent encore leurs seront conservés.

— Soyez certain, répondit Ferdinand que, non seulement, ma parole royale leur sera accomplie, mais qu'on tâchera aussi de les soulager des maux que leur a fait souffrir cette dernière guerre.

Les bases convenues pour la reddition de Grenade ne pouvaient leur être, attendu les circonstances, que des plus favorables. Car, non seulement ils conservaient libres leurs maisons, leurs richesses, leurs armes et leurs chevaux; non seulement on leur permettait l'usage de leurs mœurs et de leur langue, mais aussi, chose remarquable à cette époque, on leur tolérait leur culte et la publique assistance à leurs mosquées. Les nouveaux tributs ne devaient point excéder ceux qu'ils étaient accoutumés à payer à leurs anciens rois, et la générosité de Ferdinand les en dispensa durant les trois premières années.

Pour ce qui est de Boabdil, il avait assez de patrimoine dans les *Alpujarras* pour se consoler quelque peu de la perte de sa capitale.

Mais en ce moment rien n'était capable, cependant, de diminuer la douloureuse position où se voyait réduit le malheureux monarque; aussi les rois catholiques après avoir reçu, avec tout le cérémonial possible, les clefs qu'il leur présentait et qu'ils remirent à leur fils, le prince Jean, se hâtèrent-ils de donner quelque consolation à Boabdil en lui rendant son enfant depuis quelque temps prisonnier en otage chez les chrétiens. Boabdil pressa, joyeux, dans ses bras le jeune homme dont la destinée allait être bien différente de ce que promettait sa naissance. Après qu'ils eurent pris congé des généreux princes espagnols, ils allèrent se réunir à leur famille par le chemin des *Alpujarras*.

Avant de pénétrer dans les sentiers scabreux des montagnes et sur une éminence appelée depuis lors le *soupir du maure*, Boabdil se retourna pour contempler une fois encore cette délicieuse Grenade qu'il lui avait fallu abandonner. Le visage morne et l'œil fixe sur elle il se livrait à d'amères réflexions, lesquelles furent interrompues tout-à-coup par le rapide éclair du canon dont le bruit courait sonore de montagne en montagne, répété par mille échos. C'était la première salve des chrétiens qui s'étaient déjà emparés des tours et des redoutes et qui célébraient leur entrée dans la ville. Boabdil laissa tomber sa tête sur sa poitrine et des larmes brûlantes coulèrent de ses yeux. Les courtisans et les amis qui l'entouraient furent aussi saisis du même sentiment. Seulement sa mère, l'indomptable Aïxa,

jetant sur lui un regard de mépris, proféra, en s'éloignant de ce lieu, d'un ton d'anathème:

— Pleure! car il est juste qu'il pleure, comme une faible femme, la perte du trône de ses aïeux, celui qui, comme un homme, ne sut pas le défendre!!!

## V.

Il ne manquait plus rien pour célébrer la victoire des glorieux rois de Castille, rien que leur entrée triomphante dans la ville conquise. Ce moment heureux arrivé, les rues de Grenade retentirent au son des musiques, des acclamations, au bruit des armes et des chevaux qui y pénétraient et surtout aux cris de joie des chrétiens captifs qui, sortant de leur noire casemate pâles, accablés et agitant dans l'air leurs pesantes chaînes, couraient en foule à la rencontre du royal accompagnement. Ces chaînes, témoins irréfragables de la souffrance de ces malheureux, et trophées immortels de qui leur donna la liberté, existent encore aujourd'hui appendues aux murs de l'église de St. Jean des rois de Tolède, érigée par les victorieux monarques.

Le roi Ferdinand à l'aspect des malheureux captifs, se découvrit et saluant humblement ces espagnols martyrs de leur inébranlable foi, il ordonna tout aussitôt que des secours leurs fussent accordés afin de pouvoir retourner au sein de leurs familles. Isabelle aussi joignit à ces offrandes d'abondantes aumônes qu'elle leur distribua de sa propre main. Cela fait, les rois se dirigèrent à la principale mosquée, transformée déjà en temple chrétien, et y rendirent grâces au Dieu des armées. C'est dans ce vaste temple, sur le portail duquel le courageux Pulgar cloua autrefois l'acte de la prise de possession, que devaient reposer un jour les cendres des conquérans dans un somptueux mausolée.

Ils montèrent ensuite à l'Alhambra et pénétrèrent dans la salle d'Audience où ils s'assirent, après dix ans de combats continuels, sur le trône qui avait été le plus magnifique et le plus puissant d'entre les maures en Espagne. Ils reçurent, là, les hommages de toute leur cour, des envoyés de toutes les provinces d'Espagne et même du gouverneur des *Alpujarras*.

Le 2 janvier de 1492, jour de la reddition de Grenade, a été un des plus beaux et des plus glorieux, non-seulement pour l'Espagne, mais aussi pour tout le monde catholique. Les princes chrétiens et le grand Pontife le célébrèrent avec joie dans leurs pays. Quant aux rois Ferdinand et Isabelle, qui par ce succès consolidèrent davantage le titre de Catholiques, lié déjà à leur monarchie, il leur était réservé de couronner par un semblable triomphe une entreprise à laquelle tous les souverains d'Espagne s'étaient vainement associés. Huit siècles s'étaient écoulés depuis qu'aux bords du *Guadale-*



te avait commencé la lutte terrible et obstinée entre les fils d'Espagne et les Arabes qui, venus d'Afrique; avaient envahis leur sol. Lutte sanglante et acharnée qui ne cessa un seul jour entre les descendants de ces deux peuples belliqueux, espagnols déjà tous, mais ennemis irréconciliables en religion et en mœurs. Sous les auspices d'Isabelle la Catholique l'étendard du christianisme flottait au sommet des *Tours Vermeilles*. La lutte sanglante et acharnée était pour jamais terminée.

J. C.



## UNE FAIBLESSE.

Chaque plaisir nous coute une faiblesse, a dit sagement Colardeau, aussi il n'est personne, ici-bas, qui n'ait la sienne plus ou moins marquée. Quelques uns savent la dominer d'autres, et c'est la majeure partie, ignorant ce que c'est que d'être philosophes, se laissent tout-bonement gouverner par elle. Combien n'en voyons-nous pas aveuglément épris pour la chasse, pour la pêche, pour un cheval, pour un chien, pour un livre, pour un bal, pour une fête, pour la mode, pour les muses, pour la musique, j'étais de ce nombre, et pour mille autres choses qu'il serait trop long d'énumérer; mais passionnés fous, et cela en dépit d'une belle tournure, de deux jolis yeux, d'une blanche main, d'un pied mignon... Mais comme le beau sexe, au pied duquel filait Hercule, est un composé de malice, de jalousie et d'égoïsme, il nous fait payer chèrement un jour le temps que nous consacrons à des futilités. Son amour propre en souffre horriblement et il ne saurait pardonner les heures passées loin de lui, car il pense que c'est un vol manifeste qu'on fait à son culte. Au fait il a raison. Franchement, est-il rien de plus agréable qu'une femme? de plus doux que son amour? de plus beau que l'avenir qu'elle nous laisse entrevoir dans un regard, dans un sourire? Et la femme aimante hait de toutes les forces de son âme les *cabalomanes*, les *modomanes*, les *bibliomanes*, les *métromanes*, les *mélomanes*, enfin tout ce qui peut distraire son souvenir, éloigner sa mémoire; car toutes ces faiblesses sont, pour elle, autant de crimes impardonnables, et elle en est jalouse... Et une femme jalouse est capable de tout.

Si vous eussiez connu ma Dolores! peut-être la connaissez-vous; car c'est la plus belle d'entre les élégantes qui peuplent nos promenades. Oh! certainement, vous ne l'eussiez point né-

gligée; vous auriez compris, mieux que moi, tout ce qu'il y a de trésors dans son âme, tout ce qu'elle vaut! Et c'est, sans doute, à sa noble valeur que je dois de gémir loin d'elle. Écoutez:

Il me semble avoir dit déjà que j'adore la musique. Oui, dès que je l'entends une force irrésistible me pousse vers elle et je me fonds en notes. Si dans ce moment-là on me soumettait à l'analyse du scalpel on ne découvrirait en moi que *blanches* et *noires*, que *croches* et *double-croches*, que *bémols* et *dièzes*... Enfin, selon le système de Gall, je possède on ne peut plus prédominente la mélomane bosse.

Mais voyez, un instant, quel résultat funeste eut cette faiblesse.

J'étais un jour fort-tranquillement en tête-à-tête avec ma Dolores, jeune et angélique femme! Une vierge comme en rêvait quelque fois Murillo. C'était un de ces momens où le trop plein du cœur cherche à s'épancher. Quels doux serments je lui faisais! Et elle, comme elle répondait amoureuse à toutes mes caresses! Comme elle me répétait avec ses grands yeux noirs levés au Ciel, et en me laissant emprisonnées ses petites et blanches mains dans les miennes:

— Oh! parle-moi ainsi, toujours, encore!.. Ce ne sont pas tes paroles que j'écoute; mais ta voix qui vibre à mon oreille comme une divine harmonie...

Elle en était là de son éloquent enthousiasme, lorsque je la repoussai vivement.

C'était un orgue de barbarie que je venais d'entendre, au loin, dans la rue.

— Qu'avez-vous? me dit-elle avec surprise.

— Rien... N'entendez-vous point? écoutez.... m'écriai-je avec délire, et je la laissai.

Mon premier soin fut de courir après cet orchestre ambulant. Il exécutait alors une valse délicieuse de Straus; je dis délicieuse, comme je l'avais entendue l'hiver dernier dans nos bals, non comme je l'entendais, car, sans respect pour son illustre compositeur, il la massacrait impitoyablement. N'importe! c'était un simulacre de musique et j'écoutais. Je revins peu-à-peu de ce paroxysme d'exaltation, de ce paroxysme qui m'avait fait négliger de savourer une voix d'ange, et combien je trouvai ma conduite blâmable. — Que faire? Tâcher d'obtenir son pardon.

— Oh! elle est si bonne! murmurai-je, tout en franchissant les marches qui me séparaient de ses appartemens, qu'elle ne me le refusera pas.

J'entrai timide et tremblant dans son mystérieux boudoir, et la rencontrai rêveusement accoudée sur le bras du fauteuil où elle était assise. Je m'avançai.

— Ah! c'est *encore* vous! fit-elle avec un mouvement de dépit.

Je compris que ma sortie intempestive de tantôt l'avait vivement blessée.



— Oui, Dolores, c'est moi, balbutiai-je, qui viens repentant et soumis réclamer un peu d'indulgence et de générosité.

— Et pourquoi?... reprit-elle avec un air de fierté qui lui allait à merveille.

— Mais il me semble, soupirai-je, tout-bas, que...

— Ah! je comprends... interrompit-elle tout-à-coup d'un ton dédaigneux. A tout autre, peut-être, l'accorderais-je... mais à vous?... à vous qui pourriez, au moment d'une conversation intéressante et sérieuse, vous échapper parce que vous auriez vaguement entendu un air de contredanse... il n'y faut pas songer. Si c'est ainsi que vous aimez, je vous plains!... Adieu, monsieur!..

Et elle me laissa stupidement cloué sur un tapis comme Ixion sur sa roue.

— Eh quoi! m'écriai-je, tout rouge de honte, en me retirant, une sorte de caisse, une de ces caisses à manivelle, appelées vulgairement orgues, et qu'un montagnard uniformément tourne pour en extraire un son criard, des accords troubles, bons, tout au plus pour faire danser des automates autour d'une table et escalader les singes aux fenêtres, a pu te séduire... et tu as dédaigné cette enivrante mélodie que Dieu plaça dans la bouche de la femme comme pour nous apprendre quel langage on parle au Ciel... Oh! va, tu n'es qu'un sot...

Rassurez-vous, lectrice, je me corrige.

J. C.

## SANS AMOUR.

A. D. R.

Oh! ne cherchez jamais à voir la jeune fille  
Que j'aime sans espoir :

C'est un astre doré qui se détache et brille  
Dans un horizon noir!

Oh! ne cherchez jamais à lui montrer votre âme,  
Car elle ne sait pas

Ce que Dieu mit de saint dans le cœur d'une femme,  
La plaçant ici-bas!

Oh! ne l'aimez jamais de l'amour dont je l'aime!  
Elle ignore combien

Il est beau d'exister pour un autre soi-même,  
Quand on n'espère en rien!

Oh! ne lui parlez point de vos douces chimères,  
De vos rêves du cœur;

Car elle détruirait ces visions si chères  
Par un regard moqueur!

Oh! ne lui dites rien de vos momens d'ivresses,  
De vos projets heureux;

Car elle répondrait à toutes vos caresses  
Par un sourire affreux!

Oh! n'espérez jamais dans sa forme si belle,  
Dans ses nobles attraits,  
Éveiller un accent où l'amour s'y révèle;  
Le sarcasme est auprès!

Oh! que votre pitié s'émeuve en sa présence  
Et plaigne son erreur,  
Car elle foule, enfant, la plus belle croyance  
Qui soit au fond du cœur!

Oh! plaignez, comme moi, l'altière jeune fille  
Que j'aime sans espoir!...

Mais fuyez sa beauté, sa grâce si gentille,  
Car on souffre à la voir! — J. Cabanellas.

## OBSERVATIONS.

On nous a assuré que les membres qui composent l'*Academia de profesores de Instruccion primaria de las Baleares*, cherchent à placer au degré qui convient à l'illustration de la province cette intéressante société. Une aussi louable intention, ne peut manquer d'obtenir bientôt les plus favorables résultats. Et à ce propos ils me permettront d'observer, s'ils ne l'ont pas imaginé déjà, qu'il serait de la plus grande utilité que tous les individus que l'Académie compte dans son sein, s'occupassent à rédiger un *Traité élémentaire de la langue espagnole comparé avec l'idiome majorquin*. Nous osons croire que ce travail serait d'un grand secours à la jeunesse, d'autant plus qu'elle y trouverait un guide qui lui expliquerait positivement le sens de choses qu'elle ne saurait comprendre, attendu que le langage peu familier qu'on lui montre dans les établissements d'éducation est loin d'être celui dont elle se sert journellement. Il nous semble que par ce moyen les progrès de la langue-mère seraient plus rapides et toute enfantine intelligence se développerait avec plus de précision et de clarté.

— Si nous ne sommes pas mal informés, le monde littéraire ne tardera pas à voir paraître le second tome des *Rimas varias* de notre poète Thomas Aguiló. C'était dommage qu'une œuvre si bien commencée n'eût pas encore sa conclusion.

— Le jovial *Tío Tararira* se propose de publier incessamment une histoire qu'on dirait un roman, dont le titre est *Un Conde en flor, ó sea ni literato ni nada*. D'après l'épigraphie de ses 35 chapitres, il paraît que nous allons rire... et rira bien qui rira le dernier.

— Il faut avouer que Mr. Capo est un acteur intelligent et que dans les divers rôles de *La famille improvisée*, il aurait fait envie au même Henri Monier. — Ce soir-là, Mlle. Soriano était en voix et chanta à ravir; nous pourrions en dire autant de Mr. Fonti, si Mr. Fonti cherchait à moins se précipiter.

— La pantomime de *Mazeppa* a obtenu du succès, il n'en pouvait être autrement en présence d'un tel raffinement de croauté envers ce malheureux jeune homme, étroitement lié sur le dos d'un cheval sans frein et qui, après mille mortels détours, tombe presque sans force et sans vie, et, comme dit V. Hugo, *se relève roi*. — Du courage, Mrs. du Cirque olympique, et ne tardez pas à nous donner l'épisode de *La fuite de Mathilde* et surtout la scène du *Guerrier défendant son drapeau*.

## CHARADE.

Mon premier sert d'asile à tous les intriguans,  
Mon dernier est caché par toute vieille fille,  
Mon entier, en Espagne, au plus haut degré brille  
Entre tous ses enfans!

Le mot de la dernière charade est *orange*,  
où l'on trouve *or* et *ange*.

IMPRIMERIE DE MR. PHILIPPE GUASP.